

Changer d'utopie

PAR ERIC BRAINE



La crise écologique révèle, dans leur radicalité, les déséquilibres auxquels conduit la rupture entre l'humanité et le monde naturel. Le projet productiviste est en train de se réduire à une impasse : famine, pauvreté, dégradation rapide des institutions et des valeurs, mais aussi de notre environnement naturel. Nous nous pensions « maîtres et possesseurs de la nature » et voilà, comme le note André Gorz, « l'utopie sur laquelle les sociétés industrielles vivaient depuis deux siècles qui s'effondre ». Utopies du travail placé au centre de l'existence, de l'abondance par l'économie, du progrès par la science, de la liberté par le marché. Le rejet de ces artifices et la conscience du monde, comme destin commun, alimentent aujourd'hui une contestation écologique qui taraude les peuples développés, à l'Ouest comme à l'Est.

Depuis bientôt dix ans, la revue *Terminal* défend des valeurs similaires sur le terrain de l'informatisation de la société : constat de la perte d'humanité due à l'automatisation, risques provoqués par les pannes, fragilité des réseaux, opacité technique, menace pour les libertés, distance de la décision.

L'irruption à une échelle de masse de l'écologie rend plus nécessaires et plus urgentes les questions à lui adresser.

• Quel est ce paradigme qui englobe tout ; peut-il penser et agir la situation actuelle ? L'usage répété de modèles biologiques n'ouvre-t-il pas la voie à de

nouveaux réductionnismes ?

• Comment ce mouvement urbain prend-il en compte l'artificiel, le symbolique ; qu'a-t-il à dire de la technonature ? N'est-il pas constamment traversé par deux mythologies contradictoires : celle passéiste d'une nature sacrée à défendre ; celle futuriste d'éco-systèmes à gérer par plus de science et de technologie ?

• Comment l'écologie accorde-t-elle la vision néo-malthusienne d'une société stable aux équilibres retrouvés, avec l'historicité du développement humain, le mouvement de la connaissance ?

• Le choix radical devant lequel met l'écologie : l'harmonie ou

la catastrophe, ne nous laisse-t-il pas impuissants ? Pense-t-elle le politique autrement que par sa dissolution ? Qu'a-t-elle à dire sur les antagonismes des êtres sociaux, leurs passions ?

La contestation écologique ne se limite pas à l'environnement, elle inclut aussi science et technologie, en tant que créations culturelles et symboliques, en tant que faits humains dont il convient de mettre à jour les fondements logico-mathématiques, instrumentaux et utilitaristes, la visée de conquête, la dimension religieuse et la violence cachée. L'écologie peut y aider en rappelant la globalité et la complexité des problèmes, l'hétérogénéité et la diversité du vivant, et surtout que plus d'artificiel ne signifie pas nécessairement plus d'humanité, mais souvent le contraire.

L'écologie peut contribuer à ouvrir la perspective d'une post-science relativiste, plurielle, consciente de ses limites, ouverte sur une dimension éthique ; à défaire l'alliance positiviste qui unit raison-science-démocratie-Occident ; à développer des technologies soucieuses de leurs interfaces, à l'échelle humaine, et dont on n'aurait plus à déplorer les dégâts. Selon la formule de Murray Bookchin, elle apporte à la fois « perception vive des liens qui unissent les choses et vision créatrice du possible »... Oui, si elle se montre capable de ce surcroît d'intelligence, d'organisation et d'humanité dont le monde a besoin.